

(29 juin 1836) (\*), ou plutôt puisant à pleines mains dans le journal d'Albert, et surtout dans celui d'Alexandrine et dans leur correspondance ; elle les fait revivre pour les faire aimer de ceux qui les ont "vus passer sans les connaître, "mais non sans les remarquer peut-être."

Ce récit ainsi composé, elle l'adresse aux amis, à eux seuls ; elle le fait imprimer, mais en limitant l'édition à cent exemplaires seulement, qui n'existent point pour le public, puisqu'ils ne se vendent chez aucun libraire. Et cependant l'auteur, partagé entre deux sentiments contraires, quoique nés tous deux de sa tendresse fraternelle, regarde d'abord un peu au-delà du cercle borné où elle avait voulu se renfermer, puis plus loin encore, là où elle peut trouver des admirateurs sans nombre pour le frère et la sœur qu'elle a tant aimés : "Qui m'eût dit que, survivant à ceux qui, dans ce récit, sont le plus souvent nommés, j'aurais pour occupation de les faire connaître non seulement aux amis avec lesquels ils ont vécu mais encore aux inconnus ; et qu'un jour même je songerais peut-être à apprendre leurs pensées avec leur nom à ce monde effrayant qui s'appelle le PUBLIC !"

On sait déjà les faits principaux, la rencontre à Rome, le prosélytisme et l'amour s'éveillant à la même heure dans le cœur d'Albert, cette recherche, qui fut en même temps un travail de conversion, leur mariage, le fantôme de la mort se dressant devant eux au lendemain même de ce beau jour, la conversion d'Alexandrine, la mort d'Albert.

Il n'est pas bien difficile de prévoir ici la question du lecteur, encore moins difficile d'y répondre : cet amour de M. Albert de la Ferronnays pour Mlle d'Allopeus fut-il partagé ?— Il le fut, et presque dès le premier jour. Et ce fut des deux côtés, non un goût plus ou moins vif, mais une affection profonde, où les considérations mondaines n'avaient aucune part. Tout semblait devoir les tenir à jamais éloignés l'un de l'autre, et la médiocrité de leur fortune, qui devait faire désirer à chacun d'eux, suivant la sagesse du monde, une riche alliance, et l'antipathie de l'empereur Nicolas pour les Français au lendemain de la révolution de 1830 (Mlle d'Allopeus était demoiselle d'honneur de l'impératrice), et surtout la différence de religion. Et cependant ils s'aimèrent, et n'admettant pas un seul instant la pensée que tous ces obstacles dussent les empêcher d'unir leurs destinées, comme déjà leurs cœurs étaient unis, ils ne virent d'empêchements possible à leur vœu que l'opposition de leurs familles. Si leur amour n'avait pas encore un autre caractère, les lecteurs de l'*Union* seraient justement étonnés de me voir les entretenir de ces deux cœurs si bien épris, ou plutôt je ne leur aurais point ménagé ce sujet d'étonnement.

Mais ce n'est pas tant la profondeur de cet amour que son élévation, qui m'a charmé. Ces deux âmes qui ont supporté avec tant de force toutes les épreuves que Dieu leur a imposées, se sont aimées de toute cette force même : un tel amour est déjà rare et touchant. Mais elles se sont aimées en Dieu, et cela toujours, bien avant que la maladie d'Albert les mit en face d'une séparation prochaine, bien avant leur mariage, bien avant les promesses échan-

(\*) Récit d'une sœur, Souvenirs de famille recueillis par Mme Augustus Craven (née Pauline de la Ferronnays). Tome 1, 1 vol. in-8o.